

Miniatures de l'Immense

*" Rares sont les hommes qui savent se faire nuit et, dans
l'étoilement du ciel intérieur, trouver la certitude ".*

Charles Duits " Le pays de l'éclairement "

Certes ! Entre tous ceux, nombreux, qui, par divers expédients, ont précipité leur esprit jusqu'aux extrémités de cette nuit océanique où il perd pied et armes, ils ne sont pas foule ceux qui ont su faire autre chose que se laisser porter en attendant que le lever du jour les échoue, nus, fatigués, hébétés, sur les rivages un peu grisâtres de la commune réalité. Moins nombreux, et pas toujours pour leur bien, sont ceux qui ont atteint d'autres côtes, d'autres terres. Et, parmi ceux-ci, plus rares encore sont ceux qui, non seulement en sont revenu, mais ont pu en rapporter une relation écrite, une description un peu précise de l'ineffable voyage. Rarissimes enfin, entre ces découvreurs de la conscience extrême, sont ceux qui sont parvenus à en dresser les cartes, à en dessiner les contours, à fixer, pour les transmettre, le fabuleux univers de formes et de couleurs du monde visionnaire qu'ils ont eu le difficile privilège d'explorer et non simplement de subir ou d'affronter.

Pascal Lacombe est l'un d'entre eux.

Après un livre* à la fois humble, précis et pénétrant sur sa rigoureuse initiation chamanique s'étendant sur plusieurs années en Amazonie péruvienne, il nous donne ici une remarquable suite de petites gouaches sur feuilles de bananier, rapportant aussi exactement qu'il est possible certaines des visions - certes les plus simples, les moins foisonnantes, les moins envahissantes - que procure généralement une absorption d'ayahuasca. Outre leur indiscutable et très grande qualité artistique, qui sera évidente à quiconque feuillettera ce livre sans même en connaître le contexte et les circonstances, ces quelques cent miniatures présentent une exceptionnelle valeur de témoignage graphique sur certains aspects et moments de ce qu'il faut bien appeler une expérience de l'extase.

Comme toutes les innombrables plantes sacramentelles qu'utilise partout l'humanité depuis qu'elle se tient debout sur la terre et face au monde, l'ayahuasca (" liane des esprits " en langue quechua) contient des alcaloïdes agissant puissamment sur notre complexe mécanique mentale. Ces substances, les psychiatres occidentaux les nomment très improprement " hallucinogènes ", mais il faut des poètes comme Charles Duits pour les qualifier plus pertinemment d" illimités de la conscience ".

* " Le breuvage sacré des chamanes d'Amazonie — l'ayahuasca."

Un apprentissage d'une pratique chamanique en Amazonie.

Editions l'Harmattan - Paris - 2000

Les chamanes s'en servent essentiellement pour deux objectifs : guérir l'esprit des hommes — et par là-même leur corps — et connaître les esprits du monde, toutes les énergies de la nature. Une nature qui, sans leur intermédiaire et leur travail, ne serait qu'une énorme, confuse masse vivace, impénétrable, hostile, radicalement " autre ", à jamais impensable, presque complètement et pour toujours hors d'atteinte de nos grilles de lecture, de ces infimes filets que notre infirme rationalité jette sur sa luxuriance.

Une séance d'ayahuasca est donc d'abord un exercice d'extension du champ de conscience, exercice qui ne se fait ni sans sacrifice - de longues diètes préalables - ni sans efforts, ni sans maintes difficultés à affronter et dépasser.

A la Sachamama, lieu-dit situé non loin d'Iquitos où Pascal Lacombe a vécu l'essentiel de son parcours initiatique, les séances ont lieu dans une grande case à claires-voies, dans la nuit la plus totale seulement traversée de lucioles, au cœur de la vaste forêt et de sa perpétuelle rumeur d'insectes, de batraciens, de singes, souvent fracassée de tonnerre. Chacun boit sa dose de l'infeste mixture, puis regagne sa place, dans l'obscurité totale, dans l'inquiétude, dans l'attente un peu anxieuse de ce qui va venir. Bientôt viennent les chants du chamarre, les ikaros, rythmés par la shacapa. Doucement d'abord, puis de plus en plus fermement, ces mélodies mi-sifflées, mi-chantées vont faire venir puis organiser les événements, les émotions - souvent fortes -, les visions, vont tailler comme à la machette un étroit chemin dans la sylve intérieure. Bien des choses vont alors survenir, pas toujours délicieuses, loin s'en faut, vomissements, diarrhées, nausées, figures démoniaques — il faut d'abord que le corps et l'esprit se purgent, se vident, se nettoient de tout ce qui encombre et fait obstacle au grand contact avec le grand Tout — puis aussi et souvent des apparitions incroyablement merveilleuses, proprement féériques, bouleversantes de splendeur, d'évidences et de vérités secrètes, au point que l'on sort totalement transformé de telles nuits transfigurées. Dans cette obscurité, et surtout ce charivari psychique, il n'est évidemment pas question de prendre des notes ou de faire des dessins. Mais, une fois la cérémonie achevée, quand on rallume la bougie et que chacun regagne sa case et son hamac, Pascal Lacombe alors, très vite avant de se coucher, encore un peu sous les effets amoindris de la transportante substance, griffonne au stylobille, sur un carnet, de hâtives esquisses des formes et forces qui ont habité fugitivement sa nuit. Puis, au matin, sur le balcon de sa maloca, hutte de bambou et de feuillages, et tandis qu'autour de lui volètent les colibris et les papillons morphos, il s'applique minutieusement, avec un mince pinceau, à transcrire sur une feuille fraîche de bananier soigneusement préparée, ses petites visions de l'immense. Ce qui n'est pas une mince affaire. Car, particulièrement fortes et splendides, ces apparitions qui surgissent de la ténèbre, que les yeux voient clos ou ouverts, sont extrêmement difficiles à saisir, à fixer. Elles sont de l'ordre du très, du " très-très-très ". du trop. Elles relèvent du très fugitif, du très étincelant, du très scintillant, du très vibrant, du très remuant, du très complexe, du très foisonnant, du très inhabituel, bref du très excessif en tout. Elles débordent de partout les réservoirs de nos connaissances. de nos moules déjà prêts., elles dépassent largement les capacités de l'esprit non préparé, rompent et outrepassent les meilleures digues de la pensée occidentale, submergent tout, inondent le champ de conscience jusqu'à des horizons dont nous n'avions nulle idée. Comment saisir cela., ne serait-ce qu'un peu, pour le partager, le faire entrevoir à tous ceux qui n'ont eu la chance ou le courage de traverser ces " grandes épreuves de l'esprit " ? Heureusement, il y a les ikaros.

Les ikaros sont les chants, les mélodies, que chantent les chamans durant la cérémonie. Sans ces supports, ces guides harmoniques, cette dernière ne serait que du temps donné aux moustiques et aux démons, c'est-à-dire à un total chaos

mental dont on sortirait K.O. ivres d'un tout qui ne ressemblerait à rien. Dans cette exploration de la conscience extrême, les ikaros donnent la carte en même temps qu'ils déploient le territoire. Peu importe que l'on comprenne bien *ce* qu'ils disent, en espagnol ou en langue vernaculaire. Leurs structures rythmiques, extraordinairement riche, complexes, géométriques, arborescentes, centrées et " recentrantes " le plus souvent, vont organiser le champ de conscience, canaliser les cataractes mentales, répartir les flots d'énergie cosmique dont on se sent alors envahi jusqu'à la transe, configurer les " illogiciels " qui sont venus soudain affoler les interfaces étriquées que nous avons laborieusement mises en place pour nous assurer quelques rapports simplement corrects entre notre esprit et le monde, en somme donner des formes et des apparences présentables à l'assaut torrentiel des visions. Devant le grand orchestre du mental, le chaman est le chef, l'ikaro sa partition, et la shacapa, le hochet de feuilles sèches, sa baguette. Alors l'esprit expansé jusqu'à l'infini, au lieu de se laisser aller à une cacophonie panique, évolue peu à peu vers un opéra cosmique, sans doute cet " opéra fabuleux " que décrit Rimbaud après " une saison en enfer ", mais lui n'avait pas eu la chance de croiser des charmes et avait du faire le travail tout seul, quitte à soudain tout laisser en plan pour ne pas devenir fou...

Et bien ce sont précisément ces ikaros, ces fragments de cartes du trésor intérieur, que Pascal Lacombe a patiemment appris à chanter, puis à dessiner. Au point même que lorsque, le lendemain ou quelques jours après la cérémonie, il les montrait à Don Fernando, son maître, celui-ci pouvait reconnaître précisément tel ou tel de ses chants.

Est-il utile de tenter une description de ces dessins ? Il suffit de les voir, de les regarder, mais longuement, de les laisser agir, interagir avec les structures les plus profondes de notre esprit. On y voit ce que peu ont vu, ce que peu ont su voir, mais ce que tout le monde peut voir et contempler, plus exactement voir à condition de savoir contempler. On y voit les complexes et subtils mandalas où la sylve des fleurs et des lianes s'unit à celle, plus inextricable encore, des neurones et synapses. On y voit des spirales minuscules, puis très vite gigantesques, des malstroms éclatants, des galaxies de lumière et de couleurs qui s'engendrent et tournoient à des vitesses affolantes quand l'infini du dehors se trouve, de cette manière ou d'une autre, mis en contact avec l'infini du dedans. On y voit les somptueux palais-labyrinthes où l'on se trouve, passées les " portes de la perception ". On y voit ce qu'on peut entrevoir sitôt que l'on a renoncé à l'imbécile et néfaste idée de l'inconscient. On y voit ce qu'on ne voit même pas dans nos rêves, mais ce qu'on pourrait voir derrière eux, au-delà d'eux, si l'on savait jouer de notre sommeil comme d'un instrument de musique. On y voit comment l'un et le tout sont mutuellement la clef et la serrure, la porte et le couloir, le couloir et la chambre, la chambre et le lit nuptial. On y voit la danse, d'amour et de mort, où se séduisent l'esprit et les esprits. On y voit le vol de l'aigle, et la moindre de ses plumes, et le plus petit caillou des cimes qu'il survole. On y voit le doux vertige qu'éprouve l'être à s'abîmer dans l'Être.

On y voit, minuscule, minutieuse, l'ampleur de l'Immense. On y voit à quoi ressemble l'Immense quand il se fait tout petit. Somme toute, on s'y voit.

Gérard Barrière
pour F.B.
21 avril 2002